

Séminaire doctoral Archéologie et photographie

2020-2021

84 Paris 1 (ED112)

378

1878

280

Lieu et dates : INHA, Galerie Colbert, 2 rue Vivienne
23 septembre, 28 octobre, 25 novembre, 9 décembre,
20 janvier, 10 février, 10 mars, 7 avril
Dans la limite des places disponibles

Contact : Anissa.Yelles-Chaouche@univ-paris1.fr

sept 19

Les pratiques antiquaires, dans leur ensemble, ont depuis leurs origines, nécessité le recours à la description iconographique pour archiver, inventorier et classer les productions matérielles du passé. Le croquis, le dessin, l'estampage, la photographie ont ainsi accompagné la diffusion du savoir archéologique et entraîné une mutation des pratiques exploratoires, dont les méthodes ont mis des siècles à se mettre en place, pour arriver à la création d'une discipline archéologique structurée. À cet égard, l'archéologie, en tant que science moderne, s'est en grande partie fondée sur ce système d'enregistrement des données, faisant passer l'homme de terrain d'un simple chercheur de trésor à « l'homo archeologicus » (A.Schnapp). C'est donc cette volonté d'archivage visuelle qui a permis de poser les fondements d'une approche de plus en plus précise et rationnelle des vestiges archéologiques, en explorant leurs natures, leurs formes, leur chronologie et leur contexte de production.

L'invention de la photographie marque une étape supplémentaire dans ce processus de scientificité progressif de la recherche archéologique, par la constitution de nouveaux protocoles techniques. En effet, l'utilisation de ce médium consacre de nouvelles normes en matière de relevé et impose la photographie comme l'outil qui bouleverse véritablement la pratique de la fouille, non seulement pour ce qui concerne l'enregistrement de la stratigraphie, mais également pour la documentation du matériel exhumé.

Avec la 3D s'annonce une nouvelle « révolution des images » (J. Demoule), en plein essor depuis au moins ces deux dernières décennies, les nouvelles technologies modifiant considérablement les modes d'exploration du passé. Si l'archéologie comprend déjà aujourd'hui un grand nombre de spécialités, on ne peut nier l'existence d'un nouveau domaine,

dont les possibilités scientifiques commencent à peine à être effleurées, tant et si bien qu'il ne possède pas encore de terme propre le définissant. Les archives photographiques ouvrent pourtant des perspectives scientifiques passionnantes, aussi bien pour la recherche de terrain que pour l'historiographie.

À travers l'interventions de spécialistes et l'évocation d'expériences de terrains, ce séminaire souhaite ainsi tenter de définir ce nouveau champ disciplinaire de l'archéologie contemporaine. Organisé sous la forme de séances thématiques mensuelles, celui-ci se destinera en priorité aux doctorants mais également à l'ensemble de la communauté scientifique. Il bénéficiera d'une page sur Hypothèses (sous la forme d'un « carnet de séminaire »), qui gardera la trace des résultats scientifiques obtenus et permettra la publication régulière des communications proposées. (A.Y)

UMR 7041
ARSCAN
ARCHÉOLOGIES ET
SCIENCES DE L'ANTIQUITÉ
CNRS - Univ. Paris I Panthéon Sorbonne
Univ. Paris Ouest Nanterre la Défense
Ministère de la Culture


UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

Institut
national
d'histoire
de l'art

I N H A

LABEXCAP
Laboratoire d'excellence Création Arts Patrimoine

*** Séance 1 « La révolution des images »** - Jean-Paul Demoule
(Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/Inrap) (23 septembre) salle
W.Benjamin 17h30-19h

L'archéologie est intrinsèquement indissociable des images, à la fois parce qu'elle montre des objets concrets, et parce que sa profondeur temporelle lui permet de retracer l'histoire des images. D'abord indissociable de l'histoire de l'art, puis chargée ensuite, en tant que « discipline auxiliaire de l'histoire », d'illustrer par ses trouvailles les textes antiques, elle a vu néanmoins le champ de ses objets s'élargir à l'infini, jusqu'à des formes microscopiques, sinon totalement abstraites. Toutefois, étant donné sa popularité dans le grand public, friand de « trésors », sans compter son exploitation touristique, l'archéologie contemporaine continue de recourir abondamment aux images spectaculaires. Les images elles-mêmes sont apparues il y a 40.000 ans à peine, ce qui ne représente donc que moins d'un huitième de l'histoire totale d'*homo sapiens*. Elles ont accompagné étroitement la complexité croissante des sociétés humaines, avec les préoccupations successivement apparues autour de la sexualité, de la mort, et enfin du pouvoir, qui se sont superposées sans se remplacer, même si l'ostentation profane a occupé au fil du temps une place grandissante. (J.P.D)

*** Séance 2 : Epistémologie de l'image archéologique**

(28 Octobre) salle W.Benjamin 17h30-19h

« Couper l'agrégat (archéologique) en tranches, et en faire des images » : Philippe Boissinot (EHESS/Traces)

Les objets archéologiques se trouvent généralement dans le sous-sol, à l'intérieur de ce que l'on pourrait appeler des agrégats. Ce terme est inédit en archéologie et correspond à une catégorie ontologique mal définie, voire rejetée, en raison de son caractère négatif. S'agit-il d'un mélange largement produit par le hasard ou d'un super-artefact (contenant lui-même de nombreux artefacts, mais lacunaire), avec des liens fonctionnels bien reconnaissables ? Certainement, ni l'un, ni l'autre, mais, de manière intermédiaire, un ensemble structuré dans lequel il existe des divisions et des relations spatiales (qui peuvent s'expliquer de manière temporelle grâce à la méthode stratigraphique). L'enquête archéologique consiste au démontage de ces agrégats en suivant des surfaces discontinues, tout en faisant des choix dans ce qui doit être enlevé ou conservé dans les volumes ainsi délimités et faits de sédiment. Car, au-delà d'un simple réceptacle

d'indices, nous devons nous interroger sur ce à quoi ressemblent de tels dispositifs mis au jour (dimension iconique), un des éléments d'interprétation pour savoir ce qui s'est passé ici, dans cet agrégat.

« Reconstituer la vie » paléolithique a été l'un des objectifs de l'archéologue français André Leroi-Gourhan, une enquête que nous analyserons comme un exemple de notre approche théorique. Sur des sites exceptionnellement bien conservés, tel le gisement magdalénien de Pincevent (France), ce préhistorien a tenté de donner à voir, grâce à une méthodologie extrêmement rigoureuse, comment était organisé un campement de chasseurs préhistoriques. Les décapages très soigneux sont présentés comme des photographies (la métaphore est effectivement employée) qui contribuent à l'intelligibilité du cadre et des pratiques de ces anciens chasseurs ; et le sable qui vient recouvrir les restes, n'est plus qu'une masse, presque un voile, qu'il faut éliminer ou soulever : un cas exemplaire, mais qui n'est guère représentatif des agrégats généralement appréhendés par l'archéologie. (P.B)

« Fiches, croquis, clichés: sur les pratiques documentaires d'André Leroi-Gourhan » : Nathan Schlanger (École des Chartes/Laboratoire Mabillon)

Je me propose dans cette intervention de mettre à profit les riches et diversifiés fonds d'archives découlant des activités ethnologiques et archéologiques d'André Leroi-Gourhan (1911-1986) pour exposer ses pratiques documentaires, et notamment ses usages de l'image. En m'appuyant sur la notion de 'chaîne opératoire' comme sur celle de 'génétique textuelle', je vais tenter d'éclairer la production du savoir sur le passé et le présent de l'humanité par un savant tout aussi transdisciplinaire que peu discipliné. (N.S)

*** Séance 3 : La fabrique des archives archéologiques : Les Instituts d'archéologie classique** Jean-Yves Marc (Université de Strasbourg-musée Adolf Michaelis) et Alain Duploux (Paris 1 Panthéon-Sorbonne/Arscan) (25 novembre) salle W.Benjamin 17h30-19h

En tant que premier lieu d'enseignement de la discipline, les instituts d'archéologie s'enrichissent dès leur fondation de collections photographiques à but pédagogique. À cet égard, Adolf Michaelis, premier titulaire de la chaire d'archéologie classique en France, était convaincu que la photographie avait « appris à regarder d'une

nouvelle façon ». Le fonds de tirages photographiques conservé au musée Michaelis, rattaché à l'institut d'archéologie classique de Strasbourg, en est le plus beau témoignage. De même, l'Institut d'art et d'archéologie de Paris conserve plusieurs milliers de plaques de verres, plusieurs centaines de tirages anciens datant de la fin des années 1890, et plusieurs milliers de diapositives. (A.Y)

*** Séance 4 : Présentation de l'ouvrage de Alain Beyneix** (UMR 7194 - Histoire Naturelle de l'Homme Préhistorique, CNRS/MNHN) « Préhistoire et archéologie. Regards en noir et Blanc. » (éditions Sutton, 2020) (9 décembre) salle Vasari 18h30-20h

A partir de plus de 375 cartes postales anciennes, ce livre propose un tour d'horizon de la France préhistorique et archéologique d'avant la loi Carcopino de 1941 qui porta réglementation des fouilles et qui marqua la fin d'une époque : celle des antiquaires, des collectionneurs et d'une recherche pratiquée jusque-là sans restriction et en dehors de toute législation. En effet, sous la III^e République, profitant du grand engouement du public pour la préhistoire et l'archéologie, des éditeurs diffusèrent à profusion des photographies de fouilles archéologiques, de grottes préhistoriques, de monuments mégalithiques ou antiques sous forme de cartes postales. Le recours régulier à la cartophilie comme source d'information par les historiens, les historiens de l'art et même les archéologues et les préhistoriens n'est plus à démontrer. En effet, cette iconographie originale ne peut d'autant moins être négligée qu'elle illustre un moment essentiel de l'histoire des recherches et qu'elle nous renseigne sur l'état précis de conservation dans lequel se trouvaient les sites archéologiques dans leur paysage environnant après avoir subi les dommages du temps ou les dégradations des hommes. (A.B)

*** Séance 5 : L'archéologie Gallo-romaine par l'image hier et aujourd'hui** (20 janvier) salle W.Benjamin 17h30-19h

« Dans l'objectif d'Espérandieu. Les archives photographiques des fouilles du sanctuaire d'Apollon Moritasgus » (Olivier de Cazanove - Paris 1 Panthéon-Sorbonne/Arscan et Vivien Barrière - CY Cergy-paris Université)

Comment les fouilles d'Alise Sainte Reine, et en particulier celles du grand sanctuaire d'Apollon Moritasgus à la Croix Saint-Charles (1909-1913) dirigées par Emile Espérandieu ont-elles été illustrées par la photographie ? Quels ont été les choix stratégiques alors opérés ? La reprise des fouilles à partir de 2008 a permis de mieux comprendre la documentation ancienne tandis que, de manière complémentaire, l'étude du fonds photographique, menée conjointement aux travaux de terrain, a autant contribué à la compréhension de l'activité des fouilleurs d'Espérandieu qu'à celle du sanctuaire gallo-romain. (O.D.C & V.B)

« Documenter et photographier les Antiquités nationales » : Laurent Olivier (musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye)

Dans toute l'Europe, les années 1860 sont la « décennie prodigieuse » de l'archéologie, qui voit se multiplier les fouilles et les découvertes – révélant la profondeur et la diversité d'un nouveau domaine des Sciences historiques : les *Antiquités nationales*. L'illustration joue un rôle crucial dans la transcription, la diffusion et la discussion de ces matériaux historiques nouveaux que sont les vestiges archéologiques. Très tôt, la photographie s'impose aux côtés du dessin et du relevé graphique et favorise l'éclosion d'un nouveau langage visuel propre à l'archéologie des Antiquités nationales. Ainsi, l'illustration archéologique, et notamment la photographie, permet-elle de suivre les transformations des connaissances de cette nouvelle branche du savoir archéologique. On voit ainsi comment les chercheurs de la fin du XIXe siècle et des débuts du XXe s'emploient à tenter de déchiffrer les sites et les vestiges archéologiques pour en donner la meilleure représentation. (L.O)

*** Séance 6 : La photographie de fouilles en Afrique du Nord et en Orient** (10 Février) salle Vasari 17h30-19h

« Photographier les fouilles archéologiques en Égypte (1890-1950) » Vanessa Desclaux (Bibliothèque nationale de France / HiSoMA)

Entre les clichés orientalistes du voyage en Égypte et la mise en scène de la découverte véhiculée dans la presse dont s'est notamment

fait l'écho à la thèse Anne Lacoste (2008), que savons-nous de la pratique photographique sur les premiers chantiers de fouilles du pays des Pharaons ? L'attention extrême apportée à la question par Howard Carter dans son récit de la découverte de la tombe de Toutânkhamon et l'abondance des prises de vues d'Henri Burton comme des agences photographiques, telle l'agence Roll, est redevenue tout dernièrement d'actualité. La question suscite plus que jamais l'intérêt des archéologues-égyptologues qui accordent désormais une large part à l'exploitation des archives et des vues inédites comme en témoignent quelques exemples de titres de monographies publiées ces quinze dernières années : *Karnak dans l'objectif de Georges Legrain* (2004), *Unseen Images : Archive Photographs in the Petrie Museum. Volume 1. Gurob, Sedment and Tarkhan* (2008), *Fouilles à Baouït. II* (2019), *Étienne Drioton et l'Égypte* (2019). L'enquête archivistico-photographique accompagne les travaux de terrain en même temps que se déploie l'intérêt pour l'histoire des institutions, la valorisation du patrimoine de ces dernières et le développement des bibliothèques numériques, dans un mouvement qui n'est pas réservé à l'Égypte. Au milieu de ce foisonnement qui a permis la mise au jour de documents et de noms oubliés, nous tenterons d'esquisser les premiers jalons de cette photographie de fouille, ses acteurs, ses usages tout en évaluant le rôle qu'ont pu jouer les établissements, comme l'École française du Caire – Institut français d'archéologie orientale, certaines personnalités ou fouilles marquantes. (V.D)

« Photographies anciennes et matérialité des œuvres : étude de cas autour d'objets de Suse (Iran) » François Bridey - Julien Cuny (Musée du Louvre-Département des Antiquités Orientales)

Le fonds photographique du département des Antiquités orientales est riche de plusieurs milliers de photographies (négatifs sur plaque de verre, négatifs souples, tirages papier ou diapositives) prises lors des fouilles archéologiques que le musée du Louvre a mené dès le milieu du 19^e siècle au Proche et Moyen-Orient. Une large part de ce fonds est dédié au site de Suse, dans le sud-ouest de l'Iran, où les archéologues français ont œuvré en 1885-1886, avec les fouilles pionnières de Marcel et Jane Dieulafoy, puis sans interruption de 1897 à 1979, sous les directions successives de Jacques de Morgan (1897-1912), Roland de Mecquenem (1912-1946), Roman Ghirshman (1946-1968) et Jean Perrot (1968-1979).

Ce fonds patrimonial précieux, actuellement en cours de numérisation et d'étude, est en grande partie inédit, seuls quelques-

uns de ces clichés ayant été utilisés, en tant que tels ou comme modèle de gravures, pour illustrer les articles, ouvrages et rapports présentant les résultats de la mission. Leur identification progressive permet de préciser le contexte archéologique de certaines trouvailles, la chronologie des découvertes, et illustrent aussi les méthodes de fouilles et la vie quotidienne de ces missions archéologiques.

Au-delà, certaines de ces photographies documentent l'état des objets au moment de leur découverte et les restaurations anciennes qu'ils ont subies, et permettent d'en retracer l'histoire matérielle. A travers des exemples choisis et la présentation de campagnes de restauration en cours pour lesquelles ces photographies anciennes se sont avérés primordiales, nous interrogerons ainsi l'importance de cette documentation à l'aune de l'étude de la matérialité des œuvres dont le musée du Louvre est aujourd'hui le conservatoire. (F.B)

*** Séance 7 : Documenter l'archéologie romaine et pré-romaine du temps de l'argentique** (10 mars) salle W.Benjamin 17h30-19h

« La documentation photographique et les pratiques de fouilles à Eboli » : Alain Schnapp (Paris 1 Panthéon-Sorbonne/Arscan)

De 1973 à 1984 Alain et Annie Schnapp réalisent une série de fouilles à Eboli dans la région de Montedoro. Déposées à la bibliothèque d'archéologie de Paris 1 les archives de fouilles sont riches d'une importante documentation photographique (plusieurs centaines) réalisée à la technique argentique. La réflexion portera sur le système documentaire lié à la fouille en carrés Wheeler et à la priorité donnée à la stratigraphie. On réfléchira sur l'usage des polaroids et des différents formats de prise de vue ainsi que sur leur insertion dans le journal de fouille. (A.Y)

« Une étude de cas: la documentation ancienne sur la Vigna Barberini et l'usage des sources graphiques et photographiques » : Manuel Royo (Université de Tours/Cethis) :

La fouille de la Vigna Barberini à Rome a donné lieu à une enquête préliminaire importante (1983-86), sur les cartes et plans mais aussi sur la documentation photographique issue de fouilles des années 30, posant par là la question de l'usage de ces images. La publication du premier volume de la fouille, sur les sources, s'inscrit dans un usage

répandu dès la fin des années 1970. Les monographies monumentales qui paraissent alors surtout en Italie s'enrichissent de photographies anciennes qu'on se doit de collecter et de publier mais dont il convient d'interroger le sens. (M.R)

*** Séance 8 : L'Archéologie à l'ère du numérique et de la 3D** (7 Avril) salle W.Benjamin 17h30-19h

« Un nouveau visage du sanctuaire d'Apollon à Délos » : Roland Etienne (Paris 1 Panthéon-Sorbonne/Arscan)

La nouvelle publication sur le sanctuaire d'Apollon à Délos¹ rend compte du résultat de nos recherches d'équipe. Même un bon connaisseur des réalités déliennes pourraient justement se demander s'il y avait quelque chose de neuf à trouver après 150 ans de fouilles grecques et françaises sur ce site. En fait, il fallait combler de nombreuses lacunes dont le détail se laisse voir dans la publication récente : disons que le programme de la « Grande fouille » du début du XXe s. n'avait été que partiellement rempli² et qu'il restait des monuments à publier, le tracé des périboles à préciser, la ligne de rivage à fixer... Les études antérieures avaient fait la part belle aux études monographiques de monuments, aux catalogues divers d'inscriptions, de céramique ou de statues, mais il n'existait pas de synthèse et manquaient notamment des plans historiques permettant de saisir le développement du sanctuaire d'Apollon des origines à la fin de l'Antiquité. C'est ce à quoi nous nous sommes attachés et nous allons présenter les résultats en nous servant des images en 3D auxquelles nous avons abouti. Nous évoquerons quelques problèmes liés à la représentation 3D, telle que nous l'avons utilisée. Soulignons tout d'abord qu'il y a un véritable problème philosophique : jusqu'où peut-on ou doit-on aller dans la restitution ? En fait les images que nous avons produites ne sont pas « moins » vraies que ne seraient des plans au sol. D'un côté on pêche peut-être par excès, mais de l'autre certainement par défaut. Nous ouvrons le débat. (R.E)

1. R. ÉTIENNE *et alii*, *Le sanctuaire d'Apollon à Délos, t.I Architecture, topographie, histoire*, EAD 44 (2018)

2. On entend par « Grande fouille » les travaux qui se sont déroulés à Délos à partir de 1903-1904 sur une grande échelle grâce au mécénat du duc de Loubat, philanthrope franco-américain, sous l'impulsion de M. Holleaux, directeur de l'EFA.

« De l'archéologie des images aux technologies 3D, cheminement et questionnements » Jean-François Bernard (Université de Pau/IRAA)

La fabrication des images archéologiques a fait l'objet, pendant cinq siècles, d'une lente élaboration et de la mise au point d'un langage spécifique. Dans ce domaine, les nouvelles technologies bousculent les pratiques, renouvèlent les usages et modifient les codes visuels. Continuité ou rupture ? quel dialogue entretiennent les images d'hier avec celles de demain ? (J.F.B)